

D'UNE SEULE VOIX

Kaïna - Marseille

Catherine Zambon

Extrait de la publication

ACTES.SUD
JUNIOR

D ' U N E S E U L E V O I X

Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes trouvent leur respiration dans la parole. Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler devant son miroir, à partager avec soi et le monde.

“Le monde ! Elle veut faire destin pour moi. Elle regarde le bout du village et elle dit : « [...] Tu partiras, Mamata. Tu as la légèreté du rêve. Tu as la parole en toi. »”

Kaïna a fait promettre à sa petite-fille de fuir l'Afrique et un mariage arrangé pour aller chercher là-bas, de l'autre côté de la mer, un avenir meilleur. L'eldorado sera illusoire et cruel, et pourtant Mamata puise en elle la force de vivre libre.

Kaina-Marseille

*À Isabelle Gallet
et à tous ceux de l'association
"Jeunes errants".*

Une collection dirigée par Jeanne Benameur et Claire David

*Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes
trouvent leur respiration dans la parole.*

*Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler
devant son miroir, à partager avec soi et le monde.*

www.actes-sud-junior.fr

www.actes-sud-junior.fr/collections/duneseulevoix/

© Actes Sud, 2007

ISBN 978-2-330-01170-3

Loi 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications destinées à la jeunesse

D ' U N E S E U L E V O I X

Kaina-Marseille

Catherine Zambon

ACTES SUD **UNICOR**

Obscurité de l'aube. Mamata, seule, face à la mer. Port autonome de Marseille. Hangar. Conteneurs. Elle se tient debout sur le quai. Elle est enceinte. Tout au long du texte, elle effectuera un rituel.

(Kaïna)

Aujourd'hui est un jour premier.

Aujourd'hui est un jour où je prends parole.

Aujourd'hui j'ai entre mes mains ta paix, grand-mère. Kaïna. Ou ton exil.

Aujourd'hui est un jour où je vais naître une seconde fois.

“Si tu veux savoir où tu vas, il te suffit de regarder d'où tu viens.” Ce sont tes mots, ma grand-mère.

Il faut faire vite.

Moha ? Moha ? Il n'y a personne ?

Aidez-moi, je vous en prie. Ne vous retournez pas. Ne me jetez pas de pierres. Écoutez-moi.

Je ne sais pas comment on fait, Kaïna.

Lorsque tu es tombée malade, tu as chuchoté : “Si tu dois quitter le village, Mamata, il faut partir avant que je meure. Tais-toi. Je vais aller là où sont tous nos ancêtres. Laisse-moi dire. Je vais être poussière et tu ne devras rien attendre de moi. C'est ainsi. Mais là où tu seras, en France peut-être – elle

souriait de toutes ses dents de vieille femme en prononçant “France” et ses yeux brillaient comme une eau revenue –, là où tu seras tu devras accomplir la levée de deuil. Dans neuf mois, exactement, tu prendras parole pour m’honorer.” Ce que je fais ce jour devant la mer. Ta levée de deuil, Kaïna, ma grand-mère.

Tu as ajouté : “Ne dis rien, jamais rien contre ta terre. Ne la nomme pas, jamais. Mais dans neuf mois, raconte. De cette parole dépendent ta vie et mon chemin. Quand tu parleras au bout de ce temps, tu sauras, toi, Mamata, si tu as appris ou non. Si tu es enseignée, je serai paisible. Si tu es dans l’ignorance,

alors je resterai encore dans le néant.
Car mon devenir et mon souvenir sont
en toi, Mamata.”

Moha ?

Alors, je prends parole.

Tout cela est aussi vrai et aussi faux que
la lumière du jour qui porte en son
dedans tout son contraire. Kaïna m’a
appris. Kaïna m’a sortie du ventre de
ma mère et ma mère n’était plus. Je suis
née dans l’ombre de ma mère, c’est ce
qu’on dit, et cela a fait de moi une
enfant frêle. Je suis née dans les pleurs
de mon père, et cela a fait de moi une
enfant craintive. On m’a donné de faux

noms pour que les esprits ne viennent pas me prendre moi aussi, comme ma mère. On m'a élevée longtemps comme une fille sans grâce pour tromper les démons de la mort. Car les démons de la mort sont cupides : ils s'emparent du plus beau de nos biens. Ils ne sont pas venus me prendre. Jusqu'à sept ans, on ne m'a pas nommée. Mais j'ai eu tout, comme les autres. L'initiation. L'école. Et beaucoup beaucoup de soins. Je suis heureuse dans ces jours d'enfance. Je n'entends que des rires et des chansons de ces jours où on ne m'a pas encore donné de nom. Puis on m'a appelée : Mamata, comme ma mère. Ma vraie mère que je n'ai jamais

connue et qui est morte le jour où le soleil me venait.

Kaïna est la mère de mon père. Elle a le respect de tous, et son cœur est si large qu'il me contient toute, moi, Mamata. Elle a le rire en elle et ses yeux sont grands ouverts sur le monde. Le monde ! Elle veut faire destin pour moi. Elle regarde le bout du village et elle dit : "C'est par là qu'il faut partir." – Je vais parler de l'autocar qui est le commencement de ce monde dont rêve Kaïna. – "Tu partiras, Mamata. Tu as la légèreté du rêve. Tu as la parole en toi. Tu partiras, Mamata. Tu feras comme mon autre petit-fils, Moussa.

Il est en France. À Marseille. Et quand tu reviendras, car tu reviendras, Mamata, tu seras une femme libre.” Je vis dans ce secret. Je veux l’école, j’apprends à lire, à écrire, à compter. Ainsi j’accompagne Kaina au marché. À huit ans, je regarde chaque jour l’arrêt de l’autobus. Je vois aller et venir des hommes et des femmes. Ils partent et ne reviennent pas toujours. À dix ans, on dit que je suis belle. Mais je veux être vieille pour ne pas vivre ces jours que j’ai à vivre. J’ai du sang entre les jambes, ça veut dire que je peux être une épouse, une femme, que je peux être mère, même si mon ventre est plus petit qu’une tortue.

Un jour, ma grand-mère me dit : “Tu es belle, Mamata. Trop belle.” Elle me tend de vieux linges. Ça me couvre le visage et le corps. Ainsi j’ai l’apparence d’une vieille. Elle m’apprend à marcher comme elle, une vieille allure. Quand je vais au village cachée dans ses voiles, et que je boite comme elle, le dos voûté, on croit que je suis elle, Kaïna. Elle rit : “Mais moi, Mamata, je ne peux plus te ressembler !” Kaïna a touché mon ventre et l’a massé. Elle dit que je suis féconde comme une jeune truie. Il y a de vieux maris qui rôdent. Elle n’a pas la force de l’homme pour me défendre. Elle n’a rien pour m’aider que ses bras longs et maigres. Et quatre chèvres.

Mais elle travaille la terre, les étoffes, la laine qu'elle va vendre au marché. Ainsi, elle met de côté l'argent de l'autocar et l'argent du bateau.

Elle sait qu'au village personne ne voudra d'une épouse comme moi. J'ai l'ombre. Elle dit : "Mais on va te marier quand même." Elle sait qu'un homme pourra toujours faire de moi une servante, une mère, une épouse dernière. Alors, elle m'apprend les voyages. Elle met en moi l'idée de partir. On fait en secret tous les rituels de force et de fécondité pour que je reste dans ma lignée. Pour que je ne quitte pas ma terre sans protection. Elle dit qu'ici je ne